THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1357



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Théâtre (du) du tiers-état ou les Guillotinades de la noblesse comédie héroï-tragi-nationale 1789.

LE TRIOMPHE
DU TIERS-ETAT,
OU
LES RIDICULES
DE LA NOBLESSE.

COMÉDIE HÉROÏ-TRAGIQUE,

En un Acte & en Prose.

BIBLIOTHÈQUE DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE

LE TRIOMPHE DU TIERS-ETAT,

OU

LES RIDICULES DE LA NOBLESSE.

COMÉDIE HÉROÏ-TRAGIQUE,

En un Acte & en Prose.

On pourra jouer cette Pièce après la Cour-Plénière.

Dans le Pays de la Raison.

1789.

PERSONNAGES.

UN DUC.
SON INTENDANT.
SON JUGE.
UN MAITRE D'ÉCOLE.
UN BRACONNIER.
UN TAILLEUR.
UN CORDONNIER.
UN FERMIER.
LE MAITRE DE POSTE.
DEUX GARDES-CHASSE.
SIX LAQUAIS.
Un grand nombre de ſes VASSAUX.

La Scène eſt dans pluſieurs Châteaux de France.

LE TRIOMPHE DU TIERS-ÉTAT, OU LES RIDICULES DE LA NOBLESSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente la grande salle d'un antique Château, où le Duc veut donner une audience solemnelle à tous ses Vassaux.) On voit dans le fond un dais, dans une enceinte séparée, & environnée d'une balustrade.

LE DUC, *seul.*

EH quoi! je n'aurai donc reçu de mes aïeux un nom, des *Priviléges*, des *Prérogatives*, que pour les voir le jouet d'une vile populace!..... Le serpent redresse quelquefois sa tête ; il

pouſſe des ſifflemens, il menace; mais il n'intimide que les ames puſillanimes; & alors même ſa défaite eſt plus prochaine: un foible enfant marche droit à lui, &, d'un léger coup de baguette, le terraſſe. Telle eſt la ſupériorité de la Nobleſſe ſur le Tiers-Etat. Ses clameurs étourdiſſent d'abord, mais le ſon s'en perd dans les airs ..... Les premières dignités de cet Empire nous appartiennent de droit; c'eſt dans nos mains qu'a toujours été le dépôt de la puiſſance ſouveraine; ſans nous, le Trône ſeroit ſans éclat, & le Roi ſans force: que pourra donc contre nous cet eſſaim *d'inſectes* qui rampent à nos pieds, qui nous doivent leur exiſtence, & qui attendent tout de nous? ..... Sans nous, que deviendroit le Peuple? il périroit de misère & de faim. Les Payſans travaillent dans nos Terres; & on leur paye pour leur journée un prix, ſans contredit, *exorbitant*: ils font dans nos Fermes des *profits uſuraires*. Sans nous, que ſeroient les Fabriques? N'eſt-ce pas la Nobleſſe qui encourage les Manufactures, en occupant tous les Ouvriers dans tous les genres? Si nous payons les Impôts, nous ne pourrons plus faire tant travailler, & alors ce Peuple *inſenſé*, comment vivra-t-il? Si nous payons les Impôts, comment, de notre côté, pourrons-nous ſoutenir l'éclat de notre naiſſan-

ce ? Ne ſeroit-il pas beau voir un grand Seigneur, ne pouvant avoir qu'une voiture ou deux, ne pouvant garder qu'une douzaine de chevaux, autant de domeſtiques, obligé de ſe défaire de ſa *petite maiſon*, & de vivre bourgeoiſement avec ſa femme ? ..... fi-donc ! cela ne peut être. La *Conſtitution Françoiſe* ſeroit renverſée : c'eſt à nous à la défendre. Je veux donner dans mes Terres l'exemple de la fermeté ; & ſi tous les Seigneurs agiſſent comme moi, nous aurons bientôt fait rentrer le *Peuple* dans ſon devoir..... Sachons d'abord quel eſt l'*inſolent* qui fomente les troubles, & puniſſons-le d'une manière qui effraye ceux qui ſeroient tentés de l'imiter. Holà ! quelqu'un..... Avertiſſez mon Intendant.....

SCÈNE II.

LE DUC & ſon INTENDANT.

LE DUC.

QUE dit-on de mon arrivée ?

L'INTENDANT.

Monſeigneur, tous vos Vaſſaux en ſont étonnés.

Je leur ai porté vos ordres ; & je penſe qu'ils ſe rendront à votre audience à l'heure indiquée ..... ils ne paroiſſent pas intimidés.....

LE DUC.

Qui peut donc les raſſurer contre ma juſte colère ? Ignorent-ils que j'ai la Juſtice & la force en main pour les punir ? ..... Se révolter contre leur Seigneur légitime ! .....

L'INTENDANT.

J'ignore, Monſeigneur, par quel moyen l'eſprit de philoſophie a paſſé dans vos Terres, & a changé en un inſtant toutes les têtes : tout ſemble annoncer une révolution.

LE DUC.

Qu'entends-je ? une révolution ! ..... Je n'en vois qu'une ; elle eſt immanquable : celle qui affermira de plus en plus les *Priviléges de la Nobleſſe*, qui forcera le Tiers-Etat à payer, & qui le rendra plus eſclave encore de notre puiſſance & de notre autorité..... Il n'y a pas ſi long-temps que nos Vaſſaux n'étoient que des *Serfs* ; mes aïeux les achetoient & les ven-

doient, comme on fait la traite des Nègres en Amérique : ils avoient sur eux droit de vie & de mort..... Vous connoissez mes archives ; les titres innombrables qu'elles renferment, déposent tous en faveur de cette première Constitution de la Monarchie, de ce pouvoir des Hauts-Barons sur leurs Vassaux. Quelques Rois ont eu l'imbécillité de vouloir abolir l'esclavage : la Noblesse d'alors avoit bien raison de s'opposer à leurs vues étroites ; & si, par une flatterie condamnable, elle n'avoit pas cédé à l'exemple de ces Monarques, nous serions plus tranquilles aujourd'hui ; mais l'insolence des *vilains* nous autorise à reprendre notre première autorité, & à les remettre sous le joug..... Je ne doute pas que les Etats-Généraux, *puisque Etats-Généraux il y a*, ne s'occupent d'abord de cette révolution, la seule nécessaire pour la prospérité de l'Etat..... En attendant leur décision, je vais user de mes droits : j'ai des prisons & des carcans, un Bailli & des Huissiers ; ..... nous verrons..... Vous dites donc que.....

L'INTENDANT.

Monseigneur, je ne dis rien.

LE DUC.

Mais vous m'avez écrit que ..... qu'on chaſſoit, qu'on pêchoit, qu'on .....

L'INTENDANT.

Oui, Monſeigneur, j'ai eu l'honneur de vous écrire qu'il s'étoit opéré en un inſtant, & par je ne ſais quel moyen, une révolution contraire aux Priviléges dont vous êtes ſi jaloux. On tue votre gibier ; & je ſuis forcé de vous dire, Monſeigneur, que ſi vos Gardes-chaſſe avoient voulu l'empêcher, ils auroient été les premières victimes qu'on auroit ſacrifiées aux mânes de vos Priviléges : car, Monſeigneur, les eſprits ſont montés ; &, ce qu'il y a de bien rare dans de pareilles circonſtances, il règne ici une unanimité réellement effrayante.

LE DUC.

Quelle inſolence ! Et mon Bailli, pourquoi n'a-t-il pas ſévi contre les Délinquans ?

L'INTENDANT.

Monſeigneur, M. le Bailli a voulu défendre vos droits; mais il a couru pluſieurs fois riſque de ſa vie.

LE DUC.

Il n'y a donc plus rien de ſacré pour cette *infâme Populace?*

L'INTENDANT.

Non, Monſeigneur. On ne connoît aujourd'hui dans vos Terres que l'eſprit de *propriété*, celui *d'indépendance*, qu'on nomme le droit de la juſtice & de la raiſon, & au beſoin celui *du plus fort.*

LE DUC.

Ceſſez..... je ne puis contenir mon indignation, & ma vengeance.....

L'INTENDANT.

Monſeigneur, de grace, calmez-vous; prenez, s'il eſt poſſible, un ton plus radouci;

vous gagnerez peut-être par la douceur, des esprits portés à la révolte ; la rigueur ne feroit que les aigrir encore plus..... Faites-vous justice, Monseigneur ; mais si vous daignez recevoir mon avis, vous irez doucement, lentement....

LE DUC.

Moi, fléchir ! Eh mais, vous connoissez bien peu la fierté qu'inspire le sang illustre qui coule dans mes veines ! ..... Vous croyez que je dois m'abaisser devant mes Vassaux ! ..... leur demander grace ! ..... moi !

L'INTENDANT.

Mais, Monseigneur !

LE DUC.

Point de mais ..... Vos conseils me rendent votre fidélité suspecte..... Parlez sans détour ; auriez-vous pris parti pour ces *gredins*, que leur audace a rendus coupables, & que ma colère va punir ?

L'INTENDANT.

Gredins ! Monseigneur, dans un siècle aussi

éclairé, peut-on ſe permettre des expreſſions auſſi inſultantes! ..... Non, Monſeigneur, je ne reconnoîtrai jamais pour *gredins* que ceux qui s'oppoſent aux progrès de la juſtice & de la raiſon; &, n'en déplaiſe à votre *Grandeur*, je crois qu'il n'y a que ce parti à prendre..... Tous les hommes ſont hommes, & non des *gredins*. Vous-même, Monſeigneur, avant d'être Pair de France, vous étiez homme; &, puiſque ces deux qualités ſe trouvent incompatibles dans votre perſonne, & que vous abjurez celle d'homme, je ne vois que dans les forêts des êtres qui vous reſſemblent.

LE DUC.

Inſolent! ſortez; & rentrez dans la pouſſière d'où je vous ai tiré..... Je vous chaſſe..... Je trouverai aſſez d'autres Intendans.

L'INTENDANT.

Nous verrons, Monſeigneur, lequel de nous deux étoit plus utile à l'autre..... En attendant, je vous ſouhaite bien du courage pour régir vos Terres. (*Il ſort.*)

SCÈNE III.

LE DUC, LE BAILLI.

(*Le Bailli entre dans la Salle, & va audevant du Duc.*)

LE DUC.

AH! vous voilà, M. le Bailli? vous me trouvez outré de colère : je viens de chasser mon Intendant..... Mais, vous même, dites-moi donc pourquoi tout est en combustion dans mes Terres; pourquoi, au mépris des Loix & de mes Prérogatives, on ose tout se permettre, & pourquoi la Justice n'a pas encore puni une rebellion déclarée contre *les droits les plus justes & les plus légitimes?*

LE BAILLI, (*sortant un papier de sa poche, & le présentant au Duc.*)

Monseigneur, recevez, je vous prie.....

LE DUC.

Qu'est-ce que ce papier? ..... (*Il lit.*) .....

Quoi ! votre démiſſion ! Ah ! je m'en doutois preſque..... Voilà donc le fruit de votre liaiſon intime avec mon Intendant ?..... Il paroît que c'eſt une affaire concertée, & que vous avez pris des conſeils à la même ſource.

LE BAILLI.

J'ignore, Monſeigneur, quelle eſt la façon de votre Intendant.

LE DUC, (*bruſquement.*)

Il ne l'eſt plus, Monſieur, il ne l'eſt plus ; & je ne veux de ma vie entendre parler d'un homme que j'ai honte d'avoir jamais employé. Il a trahi mes intérêts, ou, tout au moins, il les a lâchement abandonnés ! Nous ſommes bien à plaindre, nous autres Grands, d'être obligés d'avoir de *ces gens-là !*

LE BAILLI.

Ah ! ah ! Monſeigneur, vous en avez beſoin, dites-vous ; & vous les traitez comme des eſclaves ?

LE DUC, (*vivement.*)

Comme ils le méritent..... Je ne reçois point votre démission : allez, remplissez les fonctions de votre Charge avec moins de lenteur ; & montrez-vous digne de la confiance que j'ai placée dans vos lumières & votre intégrité.

(*Il tourne le talon.*)

LE BAILLI.

Monseigneur ?

LE DUC.

Je n'écoute plus rien..... Allez.

LE BAILLI.

Vous avez beau ne pas entendre, Monseigneur ; je ne cesserai de vous dire que je ne veux plus exercer une Charge qui expose journellement ma fortune & ma vie : vous savez assez que j'ai déjà couru plus d'un danger.

LE DUC.

Quelle lâcheté ! Qu'on oſe donc ſoutenir que la valeur n'appartient pas excluſivement à la Nobleſſe !

LE BAILLI.

Si j'avois une plus belle cauſe à défendre, vous verriez, Monſeigneur, quel que ſoit le ſang qui coule dans mes veines, tout ce que peut le courage inſpiré par l'amour de la Patrie & de ſon Roi..... Mais pour ſoutenir des droits évidemment injuſtes & contraires aux premières lumières de la raiſon, je ne m'expoſerois pas, Monſeigneur, à la plus légère égratignure.

LE DUC.

Vous n'avez donc pas lu ces Ecrits *lumineux* qui juſtifient les droits de la Nobleſſe ?.... N'importe, il faut que la juſtice ſoit exercée dans mes terres : je vous ordonne de continuer vos fonctions.

LE BAILLI.

Monſeigneur, je n'en ferai rien.... je ſuis né

libre, & je prétends n'obéir dans ma vie qu'à la néceſſité.

LE DUC.

(*à part*) O ciel ! quel embarras !... (*haut*) J'en écrirai au Procureur-Général du Parlement.

LE BAILLI.

Oh! M. le Procureur-Général eſt trop prudent, pour rien entreprendre contre moi dans cette affaire. Il ſait qu'elle eſt déjà jugée dans l'eſprit du peuple ; & s'il oſoit fronder ſon opinion avant la tenue des Etats-Généraux, il ne pourroit au moins me forcer à exercer malgré moi une charge que je ne veux point garder.

LE DUC.

Mais, en attendant, qui jugera donc mes Vaſſaux, qui les punira de leur inſolence, qui fera reſpecter mes priviléges ?

LE BAILLI.

Vous-même, Monſeigneur, ſi vous ne trouvez perſonne qui veuille me remplacer.... et ſi le métier de Bourreau répugnoit à votre carac-

tère *doux*, *humain* & *ſenſible*, appelez auprès de vous quelque Noble de Bretagne ; il vous ſervira avec zèle.

LE DUC.

Quelle audace !... Oui, je vous jugerai moi-même ! Mais, *monſtres*, vous ſentirez tout le poids de mon autorité.... qu'on ouvre les portes: je vais reprendre mes eſprits..... (*s'en allant*) me voilà donc ſans Intendant & ſans Juge !...

SCÈNE IV.

(*Tous les Vaſſaux entrent dans la ſalle d'audience, & ſe rangent en cercle en face du dais ; en attendant que Monſeigneur ſe préſente, le Maître d'Ecole harangue ſes Concitoyens*).

LE MAITRE D'ECOLE.

O ! mes amis, tenons-nous bien ! Monſeigneur eſt d'une colère à ne pas ſe poſſéder ; il a renvoyé ſon Intendant : M. le Bailli a donné ſa démiſſion, & ſans doute les voilà dans notre parti. J'oſe même eſpérer que, ſi Monſeigneur ne rabat pas de ſes prétentions, nous les verrons

bientôt dans un embarras risible.... oui, risible; & qui cependant lui fera sentir qu'il ne sauroit se passer de nous, *tous Geux*, *tous Gredins* que nous sommes.... Vous vous rappelez, mes amis, que dans tout ce que je vous ai lu, on réclame contre la *tyrannie* & le *despotisme* des Seigneurs. Il me reste à vous communiquer quelques nouvelles Brochures que j'ai reçues depuis peu; elles portent en substance: « Que nous sommes » tous égaux, parce que nous sommes tous » frères; que la différence dans les fortunes, » n'est qu'un léger accident qui influe plus » ou moins sur les commodités de la vie, mais » ne change rien à notre nature; que riches » ou pauvres, nous sommes tous des Etres rai- » sonnnables, libres & non esclaves, &c. &c...» O mes amis, il est temps de secouer un joug qui nous déshonore, & d'autant plus pesant, que le siècle est plus éclairé, & que de nos jours on ne cherche qu'à l'aggraver. Ne le souffrons pas; montrons-nous ce que nous sommes; & puisque jusqu'à ce jour, les sacrifices innombrables que nous avons faits, les contributions que nous avons supportées, ne nous ont mérité que du mépris, sachons nous estimer ce que nous valons; revendiquons nos droits & faisons-nous justice... Soutenons, par notre exemple, le courage de nos frères des différentes

rentes villes & Provinces du Royaume, & montrons-nous dignes de leur appartenir. Mais soyons d'accord, faisons cause commune, & renouvelons ici le serment de nous secourir mutuellement.

LES VASSAUX (*levant la main*).

Nous jurons tous de défendre nos intérêts contre la tyrannie & le despotisme.

LE MAITRE D'ECOLE.

Allons, mes amis, du courage! La première bordée sera forte ; mais j'espère que Monseigneur s'appaisera... Voyez cette estrade, ce dais, ce luxe : cet appareil ne doit pas nous en imposer. J'entends du bruit.... c'est sûrement Monseigneur.... du courage.

(*On entend dans le fond du Théâtre un bruit sourd de plusieurs personnes qui marchent .... Les deux battans s'ouvrent ; le Duc paroît, suivi de six laquais de belle taille & de belle mine*).

SCÈNE V.

LE DUC, *aux Laquais.*

SUIVEZ-MOI; vous vous placerez autour de l'estrade; (*s'approchant du dais*) nous verrons, M. l'Ecolâtre, si vous raisonnerez: & vous, Messieurs les Braconniers, tremblez.

SCÈNE VI.

LE DUC, LE MAITRE D'ÉCOLE, UN BRACONNIER, UN TAILLEUR, UN CORDONNIER, SON FERMIER, LE MAITRE DE POSTE, DEUX GARDES-CHASSE, SIX LAQUAIS, un grand nombre de ses VASSAUX.

(*Le Duc se place sous le dais, fronce le sourcil, enfonce son chapeau, promène des regards menaçans sur toute l'assemblée, s'assied, & après avoit gardé un moment le silence, il dit*):

LE DUC.

JE n'aurois jamais dû croire que dans un temps où vos intérêts sont en danger, vous me forceriez

à quitter la Capitale où je pouvois vous être utile, pour venir parmi vous rétablir l'harmonie & la paix... Les plaintes que j'ai reçues ont navré mon cœur.... Je vois avec regret que l'esprit d'indépendance & de révolte s'est acru à un point extraordinaire, & que l'autorité des Loix peut seule vous contenir dans les justes bornes que vous prescrivent mon rang & mes priviléges... Oui, je défendrai le patrimoine de mes ayeux; je le ferai avec toute la fierté qu'inspire le sang qui coule dans mes veines; & en punissant les coupables, j'apprendrai à mes descendans à faire respecter leurs droits, & à les protéger contre les usurpations téméraires.... Je ne veux cependant pas confondre les audacieux avec les timides : ma justice me fait un devoir de discerner dans les coupables dont j'ai à me plaindre, ceux qui ont allumé le feu de la révolte, d'avec ceux que l'exemple seul y a entraînés.... Je sais qu'il est parmi vous un *drôle* qui fait l'homme entendu, parce qu'il sait un peu lire; je sais qu'il a eu l'audace de vous assembler, de vous lire des Ecrits séditieux, & que vous avez eu la simplicité de croire aux absurdités qui y sont contenues.... Je sais de quelles réflexions il a fait suivre toutes ces lectures pernicieuses, & votre conduite envers moi en est le malheureux effet.... Mais il est des

Loix, & des Loix sévères contre les perturbateurs du repos public, & je veux qu'il sache tout ce qu'il en coûte à des innovateurs & à des réformateurs insensés.

LE MAITRE D'ECOLE.

(*A part*) Mes amis, c'est de moi qu'on parle.

(*Tous les Vassaux répondent par un signe d'encouragement*).

LE DUC, *continuant.*

M. l'Ecolâtre, vous connoissez cet homme dont je viens de parler : c'est vous. Je connois toutes vos intrignes, & toutes vos démarches..... Mais d'où vous vient cette témérité ? Qu'ont de commun avec vous mes droits & votre opinion ! Votre devoir est de les respecter & de vous taire.... Je ne vous dois aucun compte.... Je représente dans mes Terres la personne sacrée du Roi ; mes titres, mes droits sont signés de sa main royale, & vous osez les contester ? Impudent ! vous avez manqué au Roi lui même, & je trahirois ses intérêts, si je ne le vengeois de votre insolence.

LE MAITRE D'ECOLE.

Monseigneur, si votre *Grandeur* daignoit m'entendre, je serois peut-être moins coupable à ses yeux.

LE DUC.

Vous entendre !.... Que pourriez-vous alléguer pour justifier la révolte à laquelle vous avez porté mes Vassaux, autrefois si soumis, si dociles ?

LE MAITRE D'ECOLE.

Monseigneur, quoi qu'en puisse dire *Votre Excellence*, je sais lire, & au-delà.... Jusqu'à ce jour, j'ai rempli mes fonctions de Maître d'Ecole au contentement de tous vos Vassaux : j'ai mérité leur estime, leur confiance : sans me flatter, je compte sur leur témoignage, & cette preuve de leur attachement m'honore plus que je ne saurois l'exprimer.... Je suis né *libre* & *raisonnable* : voilà mes *prérogatives* ; personne n'oseroit me les contester ; & si les vôtres, Monseigneur, étoient aussi bien fondées, personne ne réclameroit.... Mon crime, car dites-vous, je suis coupable même du crime de lèse-

Majesté ; mon crime, c'est d'avoir lu & parlé avec vos Vassaux de ce dont toute l'Europe s'entretient sans aucun ménagement.... Quoique vos droits soient nombreux, Monseigneur, & que vos prérogatives s'étendent bien loin, je n'en connois aucune qui nous défende de penser & de reflechir, sur-tout lorsqu'il s'agit de nos intérêts.... Je me suis éclairé avec le siècle : j'ai trouvé justes & raisonnables les réclamations du Tiers-Etat ; je les ai communiquées à mes Concitoyens ; ils ont vu pour la première fois que leur liberté n'étoit qu'un *esclavage* honteux, ils ont eu horreur de leurs fers, ils les ont secoués avec un courage dont vous les aviez crus incapables ; ils ont protesté contre la tyrannie & le despotisme, & se sont mis d'eux-mêmes à la place que leur a marquée la Nature & la Raison.

LE DUC.

Vous prétendez, sans doute, me régenter aussi ?

LE MAITRE D'ECOLE.

Monseigneur, sans trop présumer de moi, je pense que vous pourriez apprendre quelque chose à mon école..... Il n'est que trop clair

qu'on a manqué votre éducation, puiſqu'on vous a laiſſé ignorer que riches ou pauvres, Seigneurs ou Vaſſaux, nous étions tous frères; que le mérite doit ſeul diſtinguer les hommes entre eux; que la Nobleſſe rendue héréditaire & vénale, eſt un abus funeſte à l'Etat; que les Citoyens que vous mépriſez ſont cependant ceux qui conſtituent eſſentiellement la Nation, qui ſe paſſeroit fort bien de vous, qui y gagneroit même, mais qui ne ſe paſſeroit jamais d'eux; que vous entendez fort peu vos intérêts, puiſque vous irritez contre vous vingt-trois millions d'hommes, vous qui, avec le Clergé, n'en formez tout au plus qu'un million; que....

LE DUC.

Vous êtes un pédant bien incommode!.... Allez..... que je n'entende plus prononcer votre nom dans toute l'étendue de mes terres. Je vous en défends les approches, & ne vous donne que le temps d'en ſortir, ou craignez mon reſſentiment.

LE MAITRE D'ECOLE.

Monſeigneur, en me faiſant naître dans vos terres, le Ciel ſemble y avoir fixé ma demeure.

es ordres ſont, je penſe, indépendans de votre volonté & de vos caprices..... Je cultive l'héritage de mes pères; il m'eſt auſſi cher, auſſi précieux que celui que vous avez reçu de vos ancêtres. Vous ne ſerez donc pas étonné, Monſeigneur, ſi je le défends contre toute ſorte d'inſultes, avec autant de zèle que vous en montrez pour ſoutenir vos droits & vos privilèges. En cela, Monſeigneur, je ne vois qu'une différence entre nous: c'eſt que j'ai pour moi la juſtice, la raiſon, & *le vœu de toute la Nation.*

LE DUC, *outré de colère.*

Encore!... Ajouter l'injure à l'audace!.... Qui me vengera d'un inſolent de *cette eſpèce*!... Si j'en croyois mon courroux.... Sortez.....

(Il fait un tour dans la Salle, cherche à rappeler ſes eſprits, & tous les Vaſſaux étant rangés en cercle, il s'arrête au premier du rang; c'eſt un Braconnier.)

Et vous, *Maraut*, vous vous aviſez donc de chaſſer? Mais c'eſt inconcevable! Il n'y a pas pour les Seigneurs de droits plus ſolidement établis que celui de la chaſſe; les lois du Royaume puniſſent de peines infamantes ceux

qui osent les violer, personne n'en ignore ; & aujourd'hui on ne craint ni les Seigneurs, ni les Lois ! .... Toutes les têtes sont donc en délire ! .... C'est une témérité qui révolte, & que je punirai.

LE BRACONNIER.

Monseigneur, dans un autre temps vous auriez pu faire valoir votre droit de chasse : vous savez jusqu'à quel point nous l'avons respecté ; mais depuis que vous & vos pareils ne faites que déclamer contre nous, *pauvre Peuple*, que vous ne cherchez qu'à nous opprimer, & à nous rendre plus insupportable un joug déjà trop odieux, nous nous sommes éclairés sur vos droits, nous les avons trouvés injustes, déraisonnables ; & sans autre forme de procès, le *Tribunal de la Raison* les a déclarés nuls à jamais. En conséquence, Monseigneur, j'ai chassé & je chasserai. Je ne conseille à personne de m'en empêcher ; il ne seroit pas le plus fort .... Quant à vos Gardes-chasse, vous ferez bien de les congédier, ou, si vous les gardez, défendez leur de venir dans mes champs ; si je les y trouvois.....

LE DUC.

Mais, vous n'y pensez pas? Osez vous parler ainsi à votre Seigneur ?

LE BRACONNIER.

Monseigneur, dans la nature des choses, un Seigneur doit être un père, & non un despote, un tyran ; il doit vouloir le bien de ses enfans, aux dépens du sien même; il doit se servir de son autorité pour éloigner d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, il doit les secourir, les protéger; voilà son devoir : s'il y manque, les Vassaux ne lui doivent plus rien.

LE DUC.

Mais de quoi pouvez-vous donc vous plaindre ?

LE BRACONNIER.

Comment, Monseigneur ! vous pensez donc que nous devons nous croire trop heureux de ce que vous ne nous faites pas dévorer tout vivans ?... Et pour ne pas sortir des reproches

que vous vous croyez autorisé à me faire, n'est-il pas vrai, Monseigneur, que quand il vous plaît, vous venez dans nos champs, dans nos vignes, avec vos chiens & vos chevaux pour vous donner le plaisir de la chasse? Ma récolte est donc à la merci de vos chiens, de vos chevaux, & de vos nombreux domestiques!

LE DUC.

Vous exagérez; il y a des saisons dans l'année.....

LE BRACONNIER.

Ah! Monseigneur, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Vos Vassaux savent, & ils s'en plaignent tous, qu'en tout temps & en tout lieu, vous ou vos gens ravagez nos champs, foulez nos prés, arrachez ou dégradez nos vignes. C'est un abus qu'il est temps de faire cesser; & nous avons sur cela pris un parti....

LE DUC.

Un parti!.... Je saurai bien vous empêcher de le suivre. Dès cet instant, je vous renouvelle la défense de tirer un coup de fusil, de

tendre un piége à quelque bête que ce soit, sous les peines les plus rigoureuses. Et le premier *insolent* qui osera violer ma défense.....

LE BRACONNIER.

Monseigneur, votre défense, vos menaces ne nous intimident point. Les Lois sur lesquelles vous les appuyez, sont trop évidemment injustes aux yeux de toute la France... Il est bien prouvé aujourd'hui que les Nobles ne sont que le colifichet de la Nation, & que ceux que vous appelez *vilains* en sont la base & le fondement. Et nous souffririons qu'indépendamment de l'avilissement auquel vous nous avez réduits par un despotisme qui depuis long-temps crie vengeance, vos lapins vinssent dévorer le peu de grains qui nous reste après cinq, six mois, & quelquefois plus, d'une chasse continue! Cela n'est pas possible, Monseigneur, & pour vous en convaincre, permettez-moi de vous faire un calcul bien simple : j'ai deux arpens de terre; voilà, avec de l'honneur & des sentimens, tout ce que j'ai reçu de mes pères : leur produit suffiroit à ma subsistance, s'il m'étoit donné d'en jouir; mais remarquez, Monseigneur, que, sans compter les fléaux qui dévastent souvent nos possessions, il faut, 1°. que je paye les im-

positions royales. C'est juste; je dois quelque chose à mon Roi; il m'aime, je le sais, & je dois contribuer, selon mon pouvoir, à ce qu'il puisse me défendre & me protéger contre les ennemis de l'Etat; 2°. je vous paye à vous, Monseigneur, des *redevances;* vous devriez, par la même raison, m'aimer, me protéger, & me défendre : cependant, au-lieu de m'aimer, vous m'humiliez, vous m'aviliſſez sans cesse; au-lieu de me protéger & de me défendre, vous m'opprimez de tout votre pouvoir..... 3°. Je paye la dixme à notre Curé : je ne la regrette pas; notre Pasteur est un honnête-homme; il nous instruit comme il convient, il soulage les pauvres de la Paroisse; &, s'il étoit plus riche, il feroit encore mieux. (Nous avons proposé dans nos Assemblées de faire un sort aux Curés, en leur assignant une portion de terre qu'ils cultiveroient à leur gré, & qui leur rendroit plus que la dixme : ce projet est trop avantageux pour eux & pour nous, pour qu'il n'ait pas lieu un jour)..... Après tout cela, Monseigneur, que doit-il me rester de ma récolte? pas grand chose assurément; mais il m'en restera bien moins, si je suis obligé de nourrir vos lapins, vos daims, vos cerfs, vos pigeons, &c. &c. &c Et ne croyez pas, Monseigneur, que toutes ces bêtes

ſe contentent de peu ; je pourrois vous faire voir des coins de terre entièrement dévorés, & qui ne rapporteront pas un épi de grain..... Il faut donc, Monſeigneur, que je laiſſe mon champ en friche, ou que je le défende de l'incurſion des barbares, comme on dit : voilà le droit de la raiſon.

LE DUC.

De la raiſon ?..... je n'en ſais rien ; mais je ſais que ce n'eſt pas celui de la *juſtice* ; & je veux qu'elle ſoit obſervée.

LE BRACONIER.

La choſe eſt facile, Monſeigneur : puiſque vous voulez la juſtice, faites chaſſer dans votre parc, dans les champs qui vous appartiennent ; vous aurez aſſurément plus de gibier que vous n'en pourrez manger : mais auſſi laiſſez-nous chaſſer dans les nôtres. Si vous êtes maître chez vous, pourquoi ne le ſerois-je pas chez moi ? Si vous faites tuer les bêtes qui nuiſent à vos grains, pourquoi ne pourrois-je pas tuer celles qui viennent me nuire ? Le droit naturel me donne ce pouvoir, quoi que vous en diſiez ; & je ne crois pas qu'il puiſſe y avoir de lois

qui lui ſoient contraires..... Encore une choſe, Monſeigneur. Vos pigeons ſe nourriſſent des grains que nous ſemons ; ce n'eſt pas juſte : dans le temps des ſemailles, vous ne leur donnez rien ou preſque rien à manger ; il faut pourtant que ces pauvres bêtes mangent : mais, Monſeigneur, ſi nous les nourriſſons, ſi nous les engraiſſons, il eſt juſte que nous les mangions. Auſſi, ſur ce point, je ſuis bien-aiſe de vous dire, Monſeigneur, 1°. que nous ne ferons aucune difficulté de les tirer ; 2°. que dans nos délibérations nous avons arrêté que tout propriétaire, dans l'étendue de vos Domaines, feroit au plus tôt élever un colombier ; à moins que vous ne fiſſiez abattre le vôtre, ou que vous ne renfermiez entièrement vos pigeons : c'eſt le ſeul moyen d'établir une juſte compenſation entre vous & nous.

LE DUC.

Et je ſouffrirois cette inſolence ! ..... (*à ſes Laquais.*) Appelez mes Gardes-chaſſe... (*à part.*) O Ciel ! vous ne me réſervez donc que des affronts..... (*Les Gardes-chaſſe entrent.*)

SCÈNE VII.

LE DUC, (*aux Gardes-chasse.*)

DEPUIS le temps que vous êtes à mon service & à mes ordres, vous devez connoître l'étendue de vos devoirs dans l'emploi dont je vous ai honorés : j'avois compté sur votre fidélité & sur votre vigilance; pourquoi donc avez-vous laissé empiéter sur mes droits ?

UN GARDE-CHASSE.

Monseigneur, si vous savez tout, vous n'ignorez pas que la multitude.....

LE DUC.

Et que m'importe la multitude ? Il falloit percer de trois balles le premier audacieux qui a osé résister à l'autorité que je vous ai confiée : son exemple eût appris à ceux qui auroient été tentés de l'imiter, que la punition est toujours à côté de l'offense. Ainsi, afin qu'on n'en prétende cause d'ignorance, je vous ordonne, en

en préſence de toute l'Aſſemblée, de redoubler de vigilance dans votre Charge; & ſi, malgré tout, vous trouvez encore des *mutins*, des *rebelles*, tirez, tirez comme ſur une bête fauve; ce ſont des monſtres dont il faut purger la terre: & je me charge de tout.

LE SECOND GARDE-CHASSE.

A ce prix, Monſeigneur, voilà mes armes.... Je répugne trop à verſer le ſang de mes frères..... il m'eſt impoſſible de ſervir votre vengeance & votre colère à ce point.....

LE DUC.

Mais, ſi je vous renvoie, que deviendrez-vous? vous mourrez ſur un fumier.

LES DEUX GARDES-CHASSE.

Non, Monſeigneur: nous avons des bras; ils ſont encore forts; ils nous nourriront.. l'ouvrage ne nous manquera pas, même ſans ſortir de vos Terres. L'homme n'eſt-il pas deſtiné à vivre du travail de ſes mains? (*Ils dépoſent leurs gibecières, leurs fuſils, & ſortent*).

LE DUC.

(*A part*) Croira-t-on jamais ce qui m'arrive! ſans Juge, ſans Intendant, ſans Gardes chaſſe, je ſuis encore livré à des inſultes multipliées... Ah! miſérables! je vous les vaudrai un jour.... (*Il fait un tour dans la ſalle*).

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE TAILLEUR ET LE CORDONNIER.

LE TAILLEUR & LE CORDONNIER (*s'avançant vers le Duc*).

MONSEIGNEUR?

LE DUC (*les regardant fixement & de près*).

Ah, ah! je vous reconnois; vous êtes, vous, mon Tailleur, & vous, mon Cordonnier.

LE TAILLEUR & LE CORDONNIER (*enſemble*).

Oui, Monſeigneur.

LE DUC.

Soyez tranquilles, mes enfans; je n'ai point reçu de plaintes contre vous : comptez sur ma bienveillance & ma protection : si je puis vous être utile à Paris, écrivez-moi, & vous éprouverez tout ce que peut un homme de mon rang.... Je vous ai demandé deux habits de la saison, pour moi & pour mes gens ?

LE TAILLEUR.

Oui, Monseigneur ; mais j'espère qu'à la fin, vous....

LE DUC (*l'interrompant*).

Je vous conserve ma pratique à tous les deux, parce que je suis mécontent des ouvriers de Paris.... A propos, je pense à une chose : il faut que je vous obtienne, à vous, le privilége de Tailleur du Roi, & à vous, celui de Cordonnier du Roi ou de quelqu'un des Princes. Si cela vous fait plaisir, j'aurai assez de crédit.

LE TAILLEUR.

Monseigneur, vous êtes bien bon; j'en ferai

bien reconnoiſſant..... Lorſque le Roi me demandera des habits, je les ferai moi-même, j'y mettrai toute mon attention..... Aſſurez-le ſur-tout que je n'en garderai pas les reſtes.... Oh ! la bonne pratique, ſi vous pouvez me la procurer, Monſeigneur.

LE DUC.

(*A part*). Qu'il eſt bête !... (*Haut*) Mais ne vous attendez pas que le Roi vous faſſe travailler pour lui : il ne manque ni de Tailleurs, ni de Cordonniers.

LE TAILLEUR.

Que voulez-vous donc dire, Monſeigneur ? je ſerai le Tailleur privilégié du Roi, & d'autres feroient ſes habits ?

LE DUC.

Mais oui, ce ſera un titre que vous pourrez prendre dans votre ſignature & mettre ſur votre enſeigne : cela vous procurera beaucoup de pratiques dans le pays.

LE TAILLEUR.

Et rien de plus, Monſeigneur ?

LE DUC.

Non.

LE TAILLEUR.

Cette charge ne rapporte point d'argent?

LE DUC.

Non: de l'honneur.

LE TAILLEUR.

Rien que de l'honneur?

LE DUC.

Oui.

LE CORDONNIER.

Et pour moi, Monseigneur?

LE DUC.

La même chose: de l'honneur.

LE TAILLEUR.

Eh bien! Monseigneur, puisqu'il n'y a

d'autre profit que de l'honneur, je ſuis bien aiſe de vous dire que j'en ſuis raſſaſié. J'ai depuis long-temps celui de vous ſervir ; je n'en ai pas pour cela plus de pratiques ; mais en revanche, j'en ai beaucoup moins d'argent : depuis dix ans je travaille pour vous : il ſeroit temps, je crois, que vous ſoldaſſiez mon compte.... J'aimerois mieux cela que le Privilége.

LE DUC.

Allons, mes enfans, conduiſez-vous bien ; & ſur-tout n'imitez pas cette canaille dont vous ſavez que j'ai à me plaindre.... Pour vous, je ne vous oublierai pas ; je vous prends ſous ma protection. (*Il fait quelque pas pour ſortir*).

LE TAILLEUR.

Bien obligé, Monſeigneur ; mais voilà mon mémoire.

LE CORDONNIER.

Voilà le mien, Monſeigneur.

LE DUC.

(*A part*) Oh ! les importuns !.... (*haut*) Cela ſuffit ; ſoyez tranquilles.

LE TAILLEUR.

Mais, Monseigneur, j'ai besoin d'argent : voilà mon mémoire.

LE CORDONNIER.

J'en ai besoin aussi, Monseigneur.

LE DUC (*leur imposant silence de la main*).

Paix, paix ! je vais continuer mon audience.

LE TAILLEUR & LE CORDONNIER (*ensemble*).

Finissez plutôt avec nous, & payez-nous.

LE DUC (*impatienté revient à eux, & d'un ton menaçant*) :

Quand je vous ordonne de vous taire...

LE TAILLEUR ET LE CORDONNIER.

(*Ensemble*). Nous taire !.... Payez-nous, & nous nous tairons...

LE DUC.

Insolens !...

LE TAILLEUR.

Comment, Monseigneur ! c'est être insolent que de demander ce que vous me devez depuis dix ans ?

LE CORDONNIER.

Et à moi depuis six ! Je ne suis pas étonné si vous êtes mécontent des ouvriers de Paris !... sans doute qu'ils veulent aussi être payés.

LE TAILLEUR.

Et mes avances, & mon temps, & ma peine, & les étoffes que j'ai prises chez le Marchand, qui les paiera, Monseigneur ?

LE CORDONNIER.

Et moi aussi, Monseigneur, je dois encore une partie de la marchandise que j'ai employée dans les cinquante paires de souliers que vous

devez. Cent écus dans mon ménage me feroient plus d'honneur que celui d'être votre créancier : j'ai une femme & des enfans à nourrir, des garçons, un loyer, des impositions à payer, &c.] &c. Ah ! Monseigneur, ce n'est pas juste.

LE DUC.

Comment ! je vous fais travailler, pour vous empêcher de mourir de faim, & vous....

LE TAILLEUR.

Bien au contraire, Monseigneur, vous nous ôtez le pain, puisque vous ne nous payez pas. Le temps que nous avons employé pour vous, eût été pour quelqu'autre qui nous auroit payés, & nous ne serions pas dans l'embarras.

LE DUC.

Finirez-vous ?

LE TAILLEUR.

Non, Monseigneur, à moins que vous ne payiez... Tout-à-l'heure vous avez cité les loix contre les Braconniers, & les perturbateurs du

repos public ; à mon tour, je vous citerai celles qui condamnent les débiteurs de mauvaise-foi.

LE DUC.

Vous menacez, je crois ?

LE TAILLEUR.

Oui, Monseigneur : je vais vous faire assigner.

LE DUC.

Quelle audace ! Eh bien ! faites.... Je vous ruinerai en frais ; je vous ferai manger la paille de votre lit...

LE TAILLEUR.

Pour les frais, je n'en suis pas en peine ; j'espère que vous les paierez avec la dette..... En attendant, les habits qui sont chez moi n'en sortiront point ; cherchez un autre Tailleur, & sur-tout payez-le comme moi ; il vous servira long-temps !

LE CORDONNIER.

Vous pouvez vous dispenser d'envoyer cher-

cher les souliers, à moins que vous n'envoyiez aussi cent bons écus que je demande ; & puis vous chercherez un autre Cordonnier. (*Ils sortent*).

SCÈNE IX.

LE DUC, (*à parr*).

MAIS tout le monde se moque ici de moi.... Je n'y connois plus rien.... C'est une insolence sans exemple... me voilà encore sans Cordondonnier, sans Tailleur.... J'ai cependant besoin d'habits, de souliers.... & ce sera le diable pour les avoir... Il faudra payer.... Oh ! pour cela, non ; je ne paierai pas..... Je leur apprendrai à demander de l'argent à un homme de ma façon....

SCÈNE X.

LE DUC ET LE FERMIER.

LE FERMIER, (*s'approchant du* DUC).

MONSEIGNEUR, votre arrivée inattendue m'a fait d'autant plus de plaisir, que c'est au-

jourd'hui préciſément qu'expire mon Bail-à-ferme.

LE DUC.

Ah ah ! Aujourd'hui ?

LE FERMIER.

Oui, Monſeigneur.

LE DUC.

Eh bien ! comme je ſuis content de vous, & que vous êtes ſur-tout exact pour les paiemens, vous avertirez mon Notaire, & dès-aujourd'hui même nous le renouvellerons. Je ſais que vous avez fait de *gros profits* : vous n'aurez pas de peine ſans doute à conſentir à une augmentation.

LE FERMIER.

Des profits, Monſeigneur ? ah ! nous ſommes bien loin de compte. Je trouve au contraire que je ſuis ruiné : mon bail ne pouvoit expirer à une époque plus avantageuſe pour moi.

LE DUC.

Vous me ſurprenez: tous mes voiſins m'ont blâmé d'avoir cédé mes Terres à ſi bas prix.

LE FERMIER.

Ah ! Monseigneur, je le crois bien : tous les grands propriétaires de Terres trouvent toujours que leurs Fermes ne produisent pas assez. Depuis un petit nombre d'années, elles ont doublé de prix ; & il semble que vous vous entendez tous pour nous faire mourir de faim : d'ailleurs vos voisins savent-ils que vous êtes inflexible, & que, quel que soit le fléau qui ravage nos récoltes de toute espèce, vous avez toujours refusé même de partager nos pertes ? Ah ! Monseigneur, je ne puis vous pardonner d'exiger jusqu'à la dernière obole des fermages de l'année dernière, quoique la grêle ait tout emporté ! Trois de mes parens qui n'ont pas, comme moi, l'honneur d'être les Fermiers d'un Duc, & qui n'ont à faire qu'à de simples Bourgeois de la ville voisine, ont obtenu une remise entière. Moi, je suis ruiné : mais aussi le bail est-il expiré.

LE DUC.

Mais vous le reprendrez ; & vous gagnerez de quoi payer ce que vous me devez.

LE FERMIER.

Non, Monſeigneur, je n'en veux point; je vendrai mes beſtiaux pour m'acquitter envers vous, & j'irai enſuite mendier mon pain avec ma femme & mes enfans, ſi je ne trouve pas d'ouvrage pour eux & pour moi.... mais j'en trouverai.

LE DUC.

Comment! vous n'y mettriez pas deux ſacs de plus?

LE FERMIER.

Oh! pour cela non: comment les paierois-je?

LE DUC.

Cependant... ſi quelqu'un me les offroit, je ſerois forcé de les accepter, & j'aurois du regret de ne plus vous voir attaché à mon ſervice.

LE FERMIER.

Vous avez bien de la bonté, Monſeigneur.

LE DUC.

Refléchiſſez-y.

LE FERMIER.

Oh! toutes mes réflexions ſont faites: je ne veux plus de votre ferme.

LE DUC.

Vous n'y ſongez pas.... Voici tout ce que je puis faire pour vous: ſuppoſé que perſonne n'enchériſſe, je vous céderai ma ferme de préférence à tout autre, au même prix, & avec les mêmes *réſerves* que par le paſſé.

LE FERMIER.

Avec les mêmes réſerves, Monſeigneur? & on nous promet pour cette année une grêle plus déſaſtreuſe encore que celle de l'année dernière! A quelque prix que ce ſoit, je n'en veux plus.

LE DUC.

Vous n'en voulez plus? au même prix?

LE FERMIER.

Non, Monseigneur.

LE DUC.

Ah, ah ! c'est autre chose..... Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE FERMIER.

1°. Parce que je n'ai rien, & que je ne veux pas courir le risque de m'endetter. 2°. Parce qu'on parle d'un *Impôt territorial*.....

LE DUC.

Ce sont des *contes* à dormir debout.

LE FERMIER.

Pas tant *contes*. On m'a fait comprendre que c'étoit une affaire immanquable, parce qu'il n'y a jamais eu d'impôt plus juste, si on le supplée à la Taille.

LE DUC.

C'eſt encore une leçon de Maître d'Ecole ! Le *drôle !* je le ferai pendre..... Comme il a abuſé de votre ſimplicité ! *pauvres gens*, vous êtes bien dupes !

LE FERMIER.

Ah ! oui, Monſeigneur, nous l'avons été... ; mais cela va finir, & nous ne le ſerons plus, j'eſpère... Lorſque nous ne paierons les impôts qu'à proportion de nos poſſeſſions, & que vous paierez à proportion des vôtres, ce ſera autant de diminué ſur nous, nous ſerons plus heureux, & nous bénirons le Roi tous les jours de notre vie, comme nous le béniſſons déjà pour ſes bonnes intentions.

LE DUC.

Voilà comme on vous trompe ! Et mes *Priviléges* ? vous croyez qu'on y touchera ? Ils ſont trop anciens, trop ſacrés, & les Nobles qui en jouiſſent ſont trop près du Trône pour ſouffrir qu'on leur porte la plus légère atteinte.

LE FERMIER.

Je sais bien qu'ils feront tout ce qu'ils pourront; mais ils ne seront pas les plus forts à l'assemblée des Etats-Généraux : tout au moins nous y serons en nombre égal, & la Justice y présidant, vos *Priviléges* tomberont de plein droit.

LE DUC.

La Justice!... Et quoi de plus *juste* que nos *Priviléges ?*

LE FERMIER.

Autrefois, Monseigneur; vous avez raison : vous étiez obligés d'entretenir pour la défense de l'Etat & à vos dépens une certaine quantité de soldats, proportionnée à l'étendue de vos terres & à leur population. Mais aujourd'hui, & depuis que non-seulement vous ne dépensez rien pour l'Etat, qu'au contraire vous lui êtes à charge par les appointemens, les pensions, les graces de toute espèce que vous exigez afin de vous rendre utiles, il est évidemment injuste que vous ayez conservé vos Priviléges.

LE DUC.

Quand cela ſeroit, vous n'en paierez pas moins les impôts? Qu'y gagnerez-vous?

LE FERMIER.

Ce que nous y gagnerons? Oh! tout cela eſt bien calculé. J'ai trois arpens de terre à moi: je paierai l'impôt à raiſon de mes trois arpens; & vous, Monſeigneur, qui en avez quatre-vingt-dix pour leſquels vous ne payez rien, vous paierez en raiſon de votre terrein, tant par arpent. Par conſéquent je paierai quatre-vingt-ſept fois moins que vous; & ce qu'il y a d'auſſi juſte, c'eſt qu'alors je ne paierai pas pour vous.

LE DUC.

Pour moi, je n'ai jamais exigé que vous payaſſiez pour moi: ſur ce point je me crois diſpenſé de toute reconnoiſſance.

LE FERMIER.

Voilà comme vous vous trompez, Monſeigneur! nous ſommes aujourd'hui trop éclairés

ſur cette matière, pour que vous puiſſiez nous en impoſer... N'eſt-il pas vrai, Monſeigneur, que chaque Généralité eſt taxée à tant, & que l'ordre en eſt envoyé à Monſeigneur l'Intendant ? Que fait alors Monſeigneur l'Intendant? Il compte les Villes, Bourgs, Villages de ſon diſtrict, & taxe en particulier chaque Ville, Bourg & Village, en raiſon de ſon étendue, & juſqu'au complément de la ſomme. Enſuite il envoie ſes ordres aux Elections qui taxent par tête. Mais parce que le Seigneur eſt diſpenſé de payer pour les terres qu'il fait valoir, (& Dieu ſait s'ils y manquent), les Elus ſont obligés de faire refluer ſur nous tous ce que le Seigneur devroit payer. Et c'eſt-là ce que nous trouvons d'une injuſtice criante, & d'autant plus criante, Monſeigneur, qu'il y a des ſiècles que cet abus ſubſiſte..... Auſſi pour établir une juſte compenſation, & pour nous rendre au moins une partie de ce que vous nous devez, il faudroit qu'on nous diſpensât de tout impôt, nous autres *pauvres* laboureurs, & qu'on vous obligeât, vous Meſſieurs les *Nobles & Seigneurs*, à les payer ſeuls pendant dix ans. Ce temps ſuffiroit pour nous relever de nos pertes, faire diſparoître de nos campagnes la misère affreuſe qui y règne. Nous ſommes bien perſuadés que ſi notre bon Roi ſavoit

que vingt millions de ſes ſujets n'ont ſouvent pas du pain à manger, par la tyrannie des Seigneurs, il prendroit ce parti; mais il n'en fait rien; & voilà pourquoi nous ne l'en aimons pas moins.

LE DUC.

Vous voilà bien endoctriné, à ce qu'il paroit.... Mais il ne s'agit pas d'impôts ici; il y eſt queſtion de la ferme de mes terres; je vous la propoſe au même prix & aux mêmes conditions que par le paſſé.

LE FERMIER.

C'eſt inutile, Monſeigneur.

LE DUC.

Vous voulez donc mourir de faim?

LE FERMIER.

Mais vous êtes dans l'erreur, Monſeigneur: ce n'eſt pas vous qui nous nourriſſez. Le pain que vous mangez, les légumes, les fruits qui parent vos tables, ſont le fruit de notre travail. Vous & vos pareils ne faites que ſucer le

miel de l'abeille, ſans ſavoir ce qu'il nous en a coûté de ſueur & de peine.

LE DUC.

Finiſſons tout cela..... Vous ne voulez donc pas de ma ferme?

LE FERMIER.

Non, Monſeigneur.

LE DUC *en colère.*

Eh bien! retirez-vous.... & ſur-tout n'ayez jamais beſoin de moi.... *à part* : encore un nouvel embarras!..... Mais c'eſt de mal en pis..... J'enrage.... Il paroît que je n'aurai pas raiſon avec eux d'aujourd'hui : renvoyons donc à demain la fin de cette audience. Dans le courant du jour, je ferai empriſonner les plus *mutins*, & j'eſpère que les autres viendront me demander grâce..... *Haut à ſes Laquais*, allez tout préparer pour mon dîner; vous direz à mon Cuiſinier que je veux être ſervi dans la minute..... *Les Laquais ſortent. Le Duc s'aſſied dans ſon fauteuil & prend un air de dignité.*

Je ne m'attendois pas à trouver autant de réſiſtance dans des *ſujets* dont je ne connoiſſois que la ſoumiſſion & la douceur..... Vous avez changé à votre déſavantage : je vous exhorte à rentrer dans le devoir, ſi vous voulez éviter les juſtes châtimens que vous avez mérités.... Demain je vous attends ici à la même heure, pour y entendre mes ordres... J'eſpère que vous aurez fait des réflexions ſalutaires, & que vous vous empreſſerez de ſolliciter ma clémence. *Tous les Vaſſaux ſortent & laiſſent le Duc ſeul.*

SCENE XI.

UN LAQUAIS *entre, & s'approchant du Duc.*

MONSEIGNEUR, votre dîner ne ſera pas prêt de ſi-tôt.

LE DUC.

Pourquoi cela ?

LE LAQUAIS.

Votre cuiſinier n'a rien préparé; il vient de

sortir de chez vous ; il emmène mes camarades & votre cocher ; ils ont tous juré de ne plus servir la Noblesse. Avant de les suivre, j'ai cru devoir vous annoncer cette fâcheuse nouvelle.

LE DUC.

O Ciel ! ... C'est encore un tour du Maître d'Ecole ! ...

LE LAQUAIS.

Je dois aussi vous avertir, Monseigneur, que les esprits sont aigris à un point extraordinaire, & qu'indépendamment de ce que vous ne trouveriez pas un verre d'eau dans le Village, il n'est peut-être pas trop sûr pour vous d'y rester.

LE DUC.

Comment ! Ils en voudroient à ma vie ! ...

LE LAQUAIS.

Monseigneur, dans une pareille conjoncture, il faut être prudent. Je vous conseille de partir sur-le-champ pour Paris : si vous vous déterminez, j'irai vous chercher des chevaux de poste.

LE DUC.

Après avoir long-temps réfléchi. Vous avez raiſon..... Allez..... Et ſur-tout qu'on ne me faſſe pas attendre.... Vous me ſuivrez ?

LE LAQUAIS.

Cela n'eſt pas poſſible, Monſeigneur : je courrois un trop grand riſque. *Il ſort.*

SCENE XII.

LE DUC *à part.*

ME voilà donc tout ſeul !.... O diſgrace imprévue !.... Sans Intendant ! Qui prendra donc ſoin de mes affaires ? Je laiſſe mon Château à l'abandon.... Sans Bailli ! Qui jugera donc mes Vaſſaux ? Qui défendra mes droits, qui les fera reſpecter ?... Sans Fermier ! Mes terres reſteront donc incultes ? Qui me dédommagera de leur produit ?.. Sans Cuiſinier ! Comment vivrai-je ?.... Sans Laquais ! Je ne ſuis pas accoutumé à me ſervir moi-même.... Sans cocher !

SCENE XIII.

LE DUC, LE MAITRE DE POSTE.

LE MAITRE DE POSTE.

MONSEIGNEUR, vous demandez des chevaux ? ils seroient tous à votre service; mais mes postillons refusent de vous conduire; ils ne veulent plus, disent-ils, servir que le *Tiers-Etat*, & prétendent que puisque les *Nobles* sont si fiers, ils doivent se mener eux-mêmes. Leur résolution est si bien prise à cet égard, que pour voyager, il faut faire preuve de roture. J'ai chez moi, dans ce moment ci, plusieurs Députés du *Tiers*, des autres Provinces, qui ne partiront que parce qu'ils ont montré leurs commissions. Ils ont dit que les Députés de la Noblesse & du Clergé étoient dans le plus grand embarras, parce qu'ils ne trouvoient même pas d'auberges où on voulût les recevoir; & il paroît qu'ils seront forcés de faire le voyage à pied, & leur cuisine sur le grand chemin.

LE DUC.

Qu'entends-je ! Il y a cependant bien loin d'ici à Paris !.... *Mon cher ami*, je vous prie, *en grace*, de ne pas m'abandonner. Je vous paierai double poste, & menez-moi vous-même.

LE MAITRE DE POSTE.

Moi, Monseigneur ? cela n'est pas possible. Je suis forcé de rester pour veiller à ce qui se passe chez moi, & d'ailleurs je pourrois courir quelque danger..... Vous ne voudriez sûrement pas, Monseigneur, m'exposer à être peut-être tué ? Vous avez des chevaux dans votre écurie ; sellez-en un, & partez : voilà, je crois, le seul parti qui vous reste à prendre.

LE DUC.

Comment voulez-vous que je m'en aille ainsi seul ? Un homme comme moi ! qu'on a toujours vu entouré d'une foule de domestiques !

LE MAITRE DE POSTE.

Mais aussi, Monseigneur, vous prétendez

que la Nobleſſe forme à elle ſeule la Nation, & que les Roturiers ſont vos eſclaves. Vous voyez aujourd'hui dans quelle erreur vous étiez ; car dans un pays habité par deux claſſes d'hommes, celle qui peut ſe paſſer de l'autre, doit, ſans contredit, former la Nation. Vous ſavez que les Roturiers peuvent ſe paſſer de vous, & vous ne doutez plus que vous n'ayez ſans ceſſe beſoin d'eux.

LE DUC.

La leçon eſt un peu forte : mais enfin j'ouvre les yeux, & je vous aſſure qu'aux Etats-Généraux je défendrai la cauſe de cette partie de la Nation, ſi avilie, mais ſi néceſſaire.

LE MAITRE DE POSTE.

Dieu vous maintienne, Monſeigneur, dans ces louables ſentimens!

LE DUC.

Vous me mènerez, n'eſt-ce pas ? Car je vous avoue qu'une incommodité, reſte d'une vie trop déréglée, ne me permet plus abſolument de monter à cheval.

LE MAITRE DE POSTE.

Je vous assure, Monseigneur, que cela n'est pas possible ; je me ferois égorger.... Je vous plains bien sincèrement, je vois avec peine que vous serez obligé de vous en aller à pied, car je ne crois pas que vous trouviez ici seulement une charrette. (*Il sort*).

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LE DUC.

EH bien! partons à pied. Subissons avec courage la juste punition d'un orgueil déplacé. Quoique Pair de France, je vois que je ne suis qu'un homme.... Montrons donc que l'éducation que j'ai reçue ne m'a pas mis au dessous du plus grand nombre de mes semblables..... Il faut que je prenne un peu de linge.... Je ne sais où sont mes chemises.... Les Domestiques sont pourtant d'une bien grande commodité !... Ah ! les voici.... (*Il en prend deux, les enveloppe d'un mouchoir, & met le paquet sous son bras*)..... Je mangerois bien un morceau ;

mais il n'y a ici rien de cuit.... Eh bien! mangeons du pain !.... (*Il mange avec appétit une croûte de pain ſec*).... Pour du vin, il n'y en a qu'à la cave; &, en vérité, je n'oſerois y aller..... Il faut ſe contenter d'un verre d'eau... (*Il boit un verre d'eau*).... Voilà un repas bien frugal ! Heureuſement, j'ai des amis ſur la route.... Jamais je ne me ſerois attendu à ce qui m'arrive..... Il eſt donc vrai que ſi la Nobleſſe eſt quelque choſe, le Peuple eſt tout.... J'ai été élevé dans d'étranges préjugés! On me diſoit, & j'ai eu la foibleſſe de le croire, que le Peuple étoit fait pour nous : ſe peut-il qu'il ne me ſoit jamais venu dans l'idée que la claſſe la plus nombreuſe étoit la plus forte, & par conſéquent celle qu'il falloit le plus ménager ?... Mais auſſi comment imaginer que ce Tiers-Etat réclamât ſi généralement, & avec tant d'unanimité d'un bout du Royaume à l'autre! Les Anglois l'ont fait chez eux ; mais les François ne paroiſſoient pas capables de cette énergie : ils ont été ſi ſoumis, & ſi long-temps ſoumis !.... La Nobleſſe eſt encore bien heureuſe, que le Peuple ne pouſſe pas plus loin ſes prétentions ; car enfin, s'il le vouloit, il ne faut pas ſe le diſſimuler, il ſeroit le plus fort ; les ſoldats ſont tous du *Tiers-Etat*, un grand nombre d'Officiers ſont auſſi de cette claſſe ; mais quand bien

même tous les Officiers seroient nobles, il y a des soldats très-capables de les remplacer. Si le Tiers-Etat des Villes vouloit nous chasser, comment nous défendrions-nous contre un nombre d'ennemis si supérieur ; & s'il nous coupoit les vivres à tous, comme on me fait à moi.... Ciel! que deviendrions-nous ? Je serois donc obligé de fuir dans une terre étrangère !.... Il vaut mieux faire des sacrifices, & je les ferai. J'abjure les sentimens d'orgueil qu'on m'a fait sucer avec le lait. Je reconnois que tous les hommes sont mes égaux, & je veux protéger & défendre les intérêts de mes frères pauvres, avec autant de zèle que j'en ai mis à soutenir les absurdes prérogatives de la Noblesse.

Voilà la nuit..... partons ; je me reposerai demain chez le Marquis : peut-être pourra-t-il me procurer une voiture. Il est adoré de ses Payſans ; je le blâmois de sa complaisance pour eux : je vois aujourd'hui combien j'ai eu tort de ne pas l'imiter.

FIN.